
Il n'en fallut pas plus pour confirmer les parents d'Eugène dans leur pressentiment : saïstras et des lors ce fut un tableau de désespoir général que la plume écrivait en vain de chercher à retracer.

Je restai jusqu'au soir au milieu des choses, joignant les miennes à celles qu'avais en le malheur de faire courir. De mon départ, la haronne n'était pas encore revenue de son premier évanouissement. La sœur d'Eugène, plongée dans une mor-

Albertaine avait perdu le peu de raison qui lui restait... Elle me nommait son Eugène, parcourait tous les appartements, demandait à recevoir sa robe du nocce... J'avais le cœur navré.

Le baron sent avait reçu cette atteinte terrible avec la force d'âme qui caractérise un homme supérieur. Il reçut avec une vive émotion les précieuses reliques qu'il apportait, et désira être informé de toutes les circonstances connues de moi.

— Vous voyez, mon ami, la situation

Et à ces mots, il planta la main sur sa poitrine, et regardant le ciel :

— Que Dieu protège vos jours ! pourrâtes-vous, si je reviens me voir au retour de la campagne, si je survivais à cette épouvantable catastrophe, vous trouverez en moi un homme qui n'aura jamais oublié ce jour-là.

— Et à ces mots, il planta la main sur sa poitrine, et regardant le ciel :

— Que Dieu protège vos jours ! pourrâtes-vous, si je reviens me voir au retour de la campagne, si je survivais à cette épouvantable catastrophe, vous trouverez en moi un homme qui n'aura jamais oublié ce jour-là.

asse de désolation. Partout et sans cesse une pensée, une seule me tourmentait. C'était temps que ma douleur trouvât à distraire par de nouveaux combats...

Nous remportâmes à Friedland la victoire décisive que l'on sait ; et la paix fut donnée à Tilsit, aussi désastreuse pour nos adversaires que glorieuse pour la France.

L'année alors eut ordre de rétrograder nous prîmes la route de Berlin, en passant par Braunsberg, où deux mois avant le passage Eugène avait trouvé son lit de mort.

— Ah ! mon lieutenant, me dit-il, je vous en prie, mais au devant de vous. M. le baron est en retard et désire vous voir. Mlle Albertine habille et épousème Brannenberg, et moi, mon lieutenant, j'ai mon congé, je suis propriétaire de la maison où est mort le malheureux H. de baron. Venez, venez chez moi, je vous raconterai tout ce qui s'est passé depuis.

Arrivé chez lui je trouvais la maison à peu près transformée en un petit temple, la chambre mortuaire d'Eugène était tendue en noir, une urne cinéraire enfermée dans un cercueil était déposée sur un autel en marbre noir.

ne n'avait pas survécu à son fils ; la mort d'Édouard avait suivi de près sa mère dans la tombe.

Albertine, rendue à la raison, avait entièrement renoncé au monde ; privée de sa mère, elle s'était logée dans une maison voisine de celle de Lefebvre, et elle distribuait aux pauvres de la contrée d'abondantes aumônes.

Chaque jour, à une heure fixe, elle venait prier et pleurer sur les restes de son ami, la seule idée de se rejoindre un jour, de se réunir lui, causait quelque soulagement.

— Le baron était venu dans le voisinage d'Albertine : il n'existait plus que par les douces consolations de cet ange éploré.

— Je n'osais me diriger vers eux, mais le 26 février m'assura qu'ils étaient impatients de me revoir et qu'ils m'attendaient.

— Lorsque j'en traitai chez le baron, Albertine était près de lui, occupée à préparer les amusements du lendemain.

— Je craignais bien, mon ami, de ne plus vous revoir, me dit le baron en m'embrassant.

— Non, vous attendions depuis longtemps, reprit le baron ; il nous reste une dernière faveur à vous demander, et nous comptons trop sur vous pour croire un seul instant à la possibilité d'un refus.

Je n'hésitai pas à promettre d'avance.

Le baron me remit alors un médaillon entouré de diamans.

— Le monarque dont vous voyez l'image, me dit-il, est le père d'Albertine. Ce modèle de vertus et de beauté avait abîmé par son fils tous les illustres privilégiés de son berceau, toutes les brillantes destinées de son avenir. Maintenant qu'elle se regarde comme unie pour toujours à celui qu'elle a tant aimé, elle vous remercie, hélas ! à vous le dernier bienfaiteur de son époux ; elle veut ainsi consacrer à la fois tous les sacrifices et les rattacher tous à un seul et digne objet.

Il se retira en arborant ses dernières

Parmi tant de notes prises pendant nos grandes guerres, écrites les unes au bruit du canon, les autres à la lueur de l'incendie, je solait reporter plus doucement ses yeux sur ces souvenirs vers celles qui lui rappellent des actes d'humanité; ce sont des provisions qui nourrissent et rafraichissent l'âme en attendant les deux lais de la vie.

Ancien capitaine au 24e de ligne.

— Il y a bientôt vingt-cinq ans, un matin, jeune homme, un gentil homme, beau comme un portrait de Gérard, blanc, le regard doux et profond, se présentait chez un éditeur et lui proposait un volume du vers, les premiers vers. C'était hardi ! Mais en lui, tout n'était pas entièrement désespéré comme à notre époque, où ce sont les rimes riches qui font les poètes pauvres. L'éditeur, qui avait conservé quelque chose de

Quinze cents francs ! c'était son prix, il en voulait jamais rien rabattre. On n'a pas son pourceau. Toutefois est-il qu'il avait allé ses vers à quinze cents francs, l'ancien jeune homme, et qu'il s'était proposé de les trouver. Il les trouva, en effet, et ce ne fut pas chez le libraire ; ce fut chez M. de Gendouze, auquel il avait écrit.

sente par hasard, et qui trouva plai-
sant, publiciste politique et homme d'égise,
se faire l'éditeur d'un recueil de vers
d'amour. Le jeune poète eut donc son
premier succès, et ce jour-là, il dut le
célébrer avec un bien vaste orgueil devant la

